

LES AMIS DE LA MEDIATHEQUE  
Conférence du vendredi 20 janvier 2010

Gérard Delteil

## Le religieux, et la tentation de la violence

Deux discours opposés circulent communément dans l'opinion publique, touchant les rapports entre religion et violence :

- d'une part le religieux apparaît porteur, et même fondateur d'une éthique du respect, de la compassion, de la reconnaissance de l'autre, qui est une de ses contributions à la pensée humaine. Aussi une de ses fonctions sociales est-elle de prévenir ou d'endiguer la violence : ex. à Marseille où l'on a fait appel aux responsables religieux pour qu'ils jouent le rôle d'une force de pacification des rapports sociaux ;
- d'autre part, et simultanément, le religieux est dénoncé comme un des principaux facteurs d'intolérance et de violence. Elles divisent les humains, les dressent les uns contre les autres, et légitiment diverses formes d'oppression. La religion se présente comme une forme d'enfermement avec les pires formes de violence, entre autres à l'égard des femmes.

Pour ma part, je dirai que

- d'abord la violence est une notion elle-même complexe. « Un mot hétéroclite », disait Roland Barthes, parce qu'employé différemment par des gens différents pour désigner des choses tout à fait différentes. Le plus souvent négatives, mais parfois aussi positives. La violence participe de la vie, et elle participe de la mort, comme déjà le suggère l'étymologie. « Un mot insoluble » (R. Barthes) ;
- deuxième raison : le religieux n'existe jamais à l'état pur. Il est toujours mêlé à une histoire, à une culture, à un tissu social. (Ex. de l'Irlande du Nord où il faut faire la part des éléments historiques, sociaux, coloniaux, économiques et religieux dans ce conflit que les médias présentent sommairement comme une guerre de religion entre protestants et catholiques). C'est toute la difficulté de démêler ce qui relève proprement du religieux dans des conflits, dont les causes sont multiples, et où le religieux intervient à coup sûr comme un facteur identitaire fort, parce qu'il touche à l'originaire, à l'archaïque, et parfois comme une sur-légitimation.

Je voudrais pourtant m'interroger sur une violence propre au religieux : le religieux en tant que tel comporte-t-il une tentation de violence ? Et je voudrais le faire, de l'intérieur d'une démarche religieuse. Généralement la question est abordée de l'extérieur. C'est même un des lieux communs de la critique de la religion, de la philosophie des Lumières à Michel Onfray.

Je partirai d'une réflexion de Paul Ricoeur qui me semble éclairante pour nos débats : « C'est du fond même d'une conviction forte qu'il y a le péril de la violence ».

Je voudrais avancer en deux temps :

- Pourquoi cette proximité entre religion et violence ? Comment la comprendre ? A quoi tient-elle ?
- Quelles ressources dans la tradition biblique pour désamorcer cette violence potentielle ? Quels antidotes ?

## 1. La tentation de la violence

La violence est constitutive de l'humain. Dès les premières pages de la Bible, dans ces récits des origines, apparaît le mythe de Caïn et d'Abel. Le meurtre du frère, du semblable. Au commencement, la violence.

Ce ne sera pas forcément une violence physique, ce peut être une violence symbolique, mais une violence qui dénie à l'autre une part de sa vérité, de sa dignité, c'est-à-dire de son humanité. Pourquoi ?

a) Toute religion engage une relation à l'Absolu. La religion, c'est *le lien* (selon une des étymologies, *religare*). Elle est plus ou moins portée à absolutiser sa propre vision de Dieu, de la vie et du monde. Cette tendance est d'autant plus marquée que cette religion procède d'une « révélation », c'est-à-dire « investie d'une autorité divine ».

La réponse du croyant est un engagement existentiel. La foi, parce qu'elle se rapporte à une réalité ultime, engage aussi l'ultime de l'existence. Elle implique et intègre la totalité de l'existence : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force », prescrit la Torah (Deut.6,5), parole que Jésus reprendra en la liant indissolublement à cette autre prescription, qui, dit-il, lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Mat. 22, 37-39).

Quelle menace cette conception porte t'elle en elle ? Celle d'une abdication de l'intelligence et de l'esprit critique, d'une soumission aveugle à une Vérité non-discutable, celle d'une prétention exclusive à la Vérité. Parce qu'elle se situe dans cette proximité de l'Absolu, toute religion porte en elle, potentiellement, une propension à l'intolérance.

b) Deuxième facteur : toute religion a affaire à la question du mal : la souffrance, le malheur, la mort. Le mal en dehors de nous, dans l'histoire et dans le monde. Le mal en nous. Le mal subi, avec les blessures parfois inguérissables qu'il laisse. Le mal commis, avec la charge de culpabilité qu'il provoque.

Mais le souci de combattre le mal, de l'éliminer, conduit à projeter le mal sur *l'autre*, le différent, celui qui pense, croit ou vit différemment. D'où la tentation d'éradiquer le mal par élimination de l'autre : c'est le phénomène du *bouc émissaire*, dont je vous rappelle l'origine dans la tradition biblique : bouc sur qui est transféré tout le péché du peuple, et qui est expulsé au loin au désert (Lév.16, 20-22).

On voit comment une vision religieuse peut engendrer une structure manichéenne : le monde découpé en deux, la vérité et l'erreur, le pur et l'impur, le prescrit et l'interdit, la lumière et les ténèbres. D'où l'imposition d'une loi, et notamment le contrôle des corps, en particulier le corps des femmes réinvestie par tous les systèmes totalitaires

C'est là une seconde racine de la violence, qui tient à la fois à la hantise du mal et à la peur de l'autre.

c) Troisième élément par où va s'insinuer la tentation de la violence : le recours à la transcendance comme instance de légitimation.

Toute religion, je pense spécialement aux religions monothéistes, procède du lien à une transcendance : autorité d'une Parole, d'une révélation. La tentation est constante de revendiquer cette autorité pour légitimer nos croyances, nos institutions, nos initiatives. Utiliser cette autorité comme facteur de légitimation.

Il est donc fréquent, et nullement étonnant, que dans les situations de conflit, l'un ou l'autre (l'un et l'autre ?) des protagonistes recoure à l'instance religieuse pour légitimer la violence comme une violence juste, sacrée, purificatrice. Une guerre sainte. Ainsi, comment ignorer la dimension religieuse du conflit israélo-palestinien ? L'utilisation des écritures bibliques par la droite israélienne pour légitimer la politique d'annexion des territoires

palestiniens ? Question d'autant plus redoutable que certains écrits bibliques, pris à la lettre, pourraient en effet autoriser une telle attitude (voir le livre de Josué et la conquête militaire du pays de Canaan avec l'extermination des résidents). Comment lire aujourd'hui de tels récits ? C'est tout l'enjeu de l'interprétation.

Ces textes sont en débat avec d'autres, qui contredisent une telle perspective : la recherche exégétique, avec tout l'outillage des méthodes scientifiques, et l'apport de l'archéologie et des sciences historiques, en a renouvelé la lecture. Ces récits sont des récits de fiction, qui ne correspondent pas à des événements historiques réels. Ainsi, certains textes de la Bible, et ils sont nombreux dans le premier Testament, pris au pied de la lettre, dans la méconnaissance de tout le contexte historique d'où ils sont issus, et transposés sans autre sur des situations contemporaines, peuvent conduire à des déviations aberrantes.

Il importe de ressaisir, chacun dans sa propre tradition religieuse, les ressources qu'elle peut comporter pour désamorcer cette violence potentielle.

## 2. La violence en débat

Chaque religion porte en elle même des ressources pour combattre la violence. L'interprétation des textes conduit à trois réflexions.

### a) La provocation de la Parole

Toutes les religions monothéistes sont des religions de la Parole. La Parole est toujours une remise en question de chacun(e) dans son existence. La démarche croyante est ainsi une conversion permanente, jamais acquise. Ainsi la figure du *prophète*, homme ou femme, sort du rang pour dénoncer la perversion, là où la violence sociale est instituée, là où le droit des faibles et des petits est bafoué. Amos, le berger dénonce la trahison de la Parole. Il est porteur d'un message critique, polémique, iconoclaste, qui est une mise en question radicale, et qui va même (tel Jérémie) jusque à annoncer la ruine du Temple de Jérusalem, lieu saint s'il en était.

Je discerne ici un premier antidote à la violence religieuse : le mouvement prophétique, qui est la plus radicale critique à l'égard de toute prétention à s'installer dans la vérité.

### b) La pluralité des écritures.

Les écritures cohabitent, il n'y a pas de discours consensuel. Elles sont plurielles par leurs auteurs, par leurs époques, par leurs genres littéraires (le récit, la loi, l'oracle prophétique, l'hymne, etc...) Il n'y a qu'à voir la différence de perspective théologique entre l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques, par exemple. La Bible n'est pas un livre, elle est une collection d'écrits, qui sont en débat entre eux. Ainsi il y a quatre lectures différentes de l'événement Jésus. Donc une grande diversité entre les textes, mais cette pluralité n'est pas pour autant incohérence, anarchie. Elle vise un centre, elle témoigne d'un Dieu qui est au-delà : au-delà de tout langage, au-delà de toute représentation, au-delà de toute mainmise, un espace de dialogue et de confrontation différent de la pensée unique qui va à l'encontre de toutes les tendances fondamentalistes. La vérité est imprenable. Elle ne saurait être capturée dans aucun langage, dans aucun système, dans aucune orthodoxie. La Parole n'est jamais possédée, elle incite au débat, à l'échange. Elle maintient ouvert l'espace de l'interprétation. C'est la deuxième étymologie du mot religion, *re-legere*, c'est-à-dire, recueillir, re-lire. La religion comme une relecture.

c) Comment interpréter ? Reconnaître l'historicité des textes, sinon au travers d'une clef de lecture qui aide à déchiffrer l'essentiel.

Ici s'impose à mes yeux une figure centrale : celle de la parole désarmée. Cette figure apparaît dès le premier Testament avec la figure du prophète qui n'a d'autre pouvoir que

celui d'une parole nue, faible, sans défense. La figure de Jésus est ici décisive. D'une part, par la radicalité de sa parole (Béatitudes et le Sermon sur la montagne (Mat. 5 et s.) : « Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre » (Mat 5,39), ce qui a été souvent tourné en dérision, mais qui peut être compris comme une manière imagée de dire : si tu subis la violence, ne cède pas à l'engrenage des représailles et de la vengeance, invente un comportement qui désarme l'adversaire : la non-violence.

La parole désarmée est aussi une parole qui nous désarme. Elle brise toute prétention à imposer notre manière de voir, à prendre pouvoir sur l'autre. Elle nous invite à cheminer contre nous-même, et contre ce penchant à la violence que nous portons tous en nous. Car la violence nous habite. Nous sommes à la fois Caïn, l'agresseur, et Abel, la victime. L'un est souvent d'ailleurs étrangement proche de l'autre. Mais c'est aussi le pouvoir d'une parole faible que d'éveiller en chacun(e) des capacités de compassion, de générosité, de courage, de pardon, c'est-à-dire tout simplement d'humanité.

Et l'humanité reste en nous tous toujours à construire.

Paul Ricœur dans « La croyance religieuse », *Université de tous les savoirs. La philosophie et l'Éthique*, vol. 11, Ed. Odile Jacob-poche, 2002, p. 218, dénonce l'ambivalence de la religion, énergie créatrice de vie mais inséparable d'une violence. « Religion » veut dire lien qui lie à tous les autres, asservissement, mais aussi *religere* veut dire recueillir, relire, remise en question. Il emploie l'image de la source et du réceptacle : « La source déborde, mais le vase voudrait la capter toute. Il voudrait l'enfermer. Ici commence une opération de captation qui demande que soit renforcée la résistance des parois de l'espace d'accueil, comme pour compenser la sorte de menace que constitue la puissance du flux. Ici commence la violence : on voudra clôturer sur les côtés, faute de pouvoir obturer vers le haut ». Ainsi, le religieux est toujours pris dans cette tension entre « le trop-plein de la source », dont il ne voudrait rien perdre, et les limites de l'espace d'accueil. Il est toujours travaillé par cette tension entre une tentation de fermeture et une dynamique d'ouverture. Telle est son ambivalence fondamentale. Car la source est toujours en excès.

Je conclurai par une dernière réflexion empruntée également à Paul Ricœur (Emission TV La Marche du siècle) :

« Les grandes confessions, si elles doivent survivre, devront payer un prix. Un prix énorme. D'abord la renonciation à toute espèce de pouvoir, qui ne soit pas le pouvoir d'une parole faible. Deuxièmement, que la compassion tienne plus de place que la doctrine. Enfin que chacune comprenne, à la fois qu'elle est un lieu d'engagement mais que tout n'est pas dit dans l'enceinte de sa propre conviction, mais qu'il y a comme un non-dit, et que ce non-dit est peut-être dit ailleurs. Donc ce n'est pas du tout par le syncrétisme, en courant à la surface des croyances, qu'on les fera communiquer, mais que chacun s'approfondisse et en quelque sorte raccourcisse la distance de l'autre par la profondeur. »